

avait dans la sainte émotion de Sarah quelque chose qui l'arrêta. A ce moment, un coup de marteau l'avertit du retour de son oncle et de sa tante; et ceux-ci étaient à peine entrés que, sous un prétexte insignifiant, il se hâta de se retirer.

XVII.

Les malheurs qui nous arrivent n'ont généralement d'autre cause que notre propre folie ou notre propre faiblesse... Nous agissons imprudemment tout d'abord et croyons le mal sans importance, puis bientôt survient un désastre qui nous frappe dans ce que nous avons de plus cher.

M. Upjohn était sans doute ce qu'on peut appeler un homme sévère, mais il ne l'était pas quand il fallait l'être, et lorsqu'un simple refus eût empêché bien des maux, il ne voyait que le charmant sourire de l'enfant qu'il avait adoptée et il n'osait dire non.

À mesure que les années venaient, son pouvoir diminuait de plus en plus, et la jeune fille, qui dès son enfance n'était habituée à ne faire que ses volontés, n'était pas disposée le moins du monde à abandonner ses droits.

Le pied d'intimité sur lequel Rodolphe s'était mis dans la famille n'avaient pas été longtemps du goût de M. Upjohn. Certes, il était très-spirituel et racontait avec beaucoup d'entrain des histoires qui faisaient rire Gitty et déridaient même le front de son oncle; mais quand le cœur est vide, il est difficile de cacher longtemps la corruption que ces dehors recouvrent.

M. Upjohn était trop fin pour ne pas voir ces symptômes. Plein d'alarme à ce sujet, il passa plus d'une soirée dès lors à causer avec sa femme, à la supplier d'user de son autorité sur Gitty pour l'arracher à la séduction qui la menaçait; mais que pouvait la pauvre femme? Depuis longtemps déjà ses conseils étaient méconnus, et ses remontrances, loin d'arrêter le mal, l'eussent augmenté.

Poussé à bout, le brave homme résolut d'employer pour le bien de la jeune fille, le pouvoir qu'il se flattait d'avoir encore sur elle.

Il eut donc une longue conversation avec Gitty; il essaya de lui prouver que Rodolphe n'était pas ce qu'il paraissait être, qu'il fallait se défier de lui. Gitty pleura car la bonté de son oncle lui allait au cœur; mais quand celui-ci en vint à dire que si elle ne cessait de voir Rodolphe, la porte de la maison lui serait fermée pour toujours, son amour-propre se révolta, et elle résolut de s'opposer de toutes ses forces aux désirs de son tuteur.

Elle sécha ses larmes et, sans répondre, se retira dans sa petite chambre. Ce soir même un rendez-vous avait été pris, et lorsque Rodolphe vint, elle quitta silencieusement la maison, ne daignant même pas dire à sa tante où elle allait.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées depuis son départ que déjà Gitty regagnait la maison avec la ferme intention de demander pardon à ses amis de la peine qu'elle leur avait causée: c'est qu'en effet son cœur était pur encore et son amour pour Rodolphe exempt de toute faute; mais ce soir même elle avait enfin vu les défauts dont son oncle lui avait parlé; ce qu'elle avait cru une calomnie était bien la vérité, et Rodolphe était bien, en effet, le monstre dont l'odieux caractère lui était apparu sous son véritable jour, et l'avait remplie d'horreur et de dégoût. Elle avait cru jusqu'ici à ses paroles d'amour, à ses serments, et aujourd'hui elle venait de reconnaître que tout n'était chez lui qu'hypocrisie et mensonge. Mortifiée et remplie d'une juste indignation, la pauvre enfant regagnait donc seule la maison qu'elle avait furtivement quittée; elle ouvrit la petite grille, mais la lumière qui brillait toujours à la fenêtre de la chambre de son oncle avait disparu. Une sueur froide lui couvrit par tous les membres; elle n'avait pas cru que ses menaces fussent sérieuses: elle s'assit sur une pierre et pleura comme elle n'avait jamais encore pleuré; l'humidité de la nuit la gagnait peu à peu, mais elle ne quittait pas la place: enfin elle se leva et essaya d'ouvrir, mais la porte était bien fermée et elle n'avait aucun espoir de se faire entendre.

La nuit avançait, et le froid commençait à la gagner. Elle s'enveloppa du mieux qu'elle put dans son léger vêtement; mais la pauvre enfant grelottait. Enfin elle aperçut les premières lueurs du jour. Elle se leva alors toute transie, et jeta un regard de désespoir autour d'elle. Qu'on s'imagine la position douloureuse de la jeune fille après une pareille nuit, elle naguère si heureuse au sein d'une famille qui l'entourait de soins et d'amour; elle, la bien-aimée de son oncle, la joie, le bonheur de la maison. Où sont maintenant ces beaux rêves pour l'avenir, pauvre enfant? Te voilà seule maintenant, abandonnée de tes meilleurs amis, sans parents, sans appui désormais, errante dans ce monde, qui ne te connaît pas et qui sera sans pitié pour toi!

Ses larmes coulent en abondance; elle ouvre encore une fois la petite grille, regarde en pleurant la maison où elle a passé de si belles années; elle veut parler, mais les sanglots

étouffent sa voix, elle sent qu'elle n'est plus qu'une étrangère dans cette demeure, et s'éloigne à grands pas en jetant derrière elle un dernier regard, un regard d'adieu.

Elle n'avait qu'une amie à laquelle elle put aller demander un asile, et elle se dirigea aussitôt de ce côté. Lydia avait toujours aimée Gitty, mais elle était elle-même d'un caractère trop léger pour pouvoir lui servir d'exemple: ce ne fut pas sans une grande surprise qu'elle vit Gitty arriver chez elle, le visage défilé et les traits bouleversés.

" Lydia, pouvez-vous me donner un lit pour m'y étendre? je me sens bien mal."

Celle-ci n'avait pas eu le temps de lui répondre que la pauvre enfant pâlit et s'affaissa sur elle-même; Lydia la porta aussitôt dans sa chambre, ou elle lui donna tous les soins que réclamait sa position. Revenue à elle, Gitty la remercia avec effusion, et lui raconta tout ce qui s'était passé; elle lui avoua sa faute et le désir qu'elle avait de l'expié; mais elle n'avait pas osé entrer chez ses bons parents, et maintenant qu'elle se sentait si malade, elle aurait bien voulu les voir près d'elle, recevoir leur pardon avant de mourir. Mais à qui confier cette importante commission? qui pouvait lui rendre ce service? Il fallait quelqu'un qui eût quelque influence sur M. Upjohn, et Gitty ne pouvait penser à Lydia pour cela: James Edwards seul était à même de tout obtenir; il n'était besoin que de l'avertir. Et c'est pour cela que Lydia s'était présentée chez M. Hunt et avait eu avec Sarah la conversation que nous avons rapporté dans le chapitre précédent.

La veille lorsque M. Upjohn ferma la porte de la maison et se retira dans sa chambre, une tristesse profonde le dominait. D'un naturel bon et sensible, mais ferme et résolu, il ne revenait jamais sur ce qu'il avait une fois décidé, et ce soir-là il avait fermé sa demeure pour toujours à celle qui, pendant tant d'années, avait été avec sa femme bien-aimée l'objet de ses affections les plus tendres.

Et cependant il ne pouvait trouver le repos; et à mesure que la nuit avançait son inquiétude augmentait. Il commença à entrevoir les conséquences de sa sévère détermination, et lorsque bien avant dans la nuit toute espérance fut perdue de la voir revenir, il eût donné tout au monde pour entendre le bruit de ses pas dans la cour. Une fois seulement il entendit remuer le verrou de la porte, et il prêta longtemps l'oreille; mais comme ce bruit ne se répéta pas, il crut s'être trompé, et le matin le surprit encore triste et désolé.

Deux jours après cette scène qui